

L'œil nu

Jamais je n'aurais cru que je passerais trente ans à observer les rotifères. Trente ans, l'œil rivé à l'oculaire d'un microscope, à regarder grouiller de minuscules créatures du règne animal. Les rotifères se développent dans l'eau stagnante. Pour en avoir chez moi, c'est simple, je coupe des rameaux de lilas que je mets dans un pot d'eau. Après quelques semaines, avec un peu de chance, ça frétille, ça gigote, la vie invisible à l'œil nu s'installe et j'ai l'embarras du choix pour faire mes observations. Une goutte d'eau sur une lame de microscope et ils m'apparaissent. Les rotifères. Ces animaux allongés, plus larges à une extrémité qu'à l'autre. Ils se fixent par le pied et se donnent des élans. Une, deux, c'est souvent à la troisième poussée qu'ils se décolent et changent d'endroit, puis ils recommencent leur cirque. J'en ai découvert des centaines d'espèces. Des chercheurs me consultent pour les identifier. Ils disent que personne au monde ne les connaît mieux que moi. Ça me fait une belle jambe.

J'ai des carnets remplis de dessins d'observation. Un œil qui regarde dans le microscope, l'autre qui regarde le papier, en même temps, bien sûr. C'est une aptitude qui se développe avec le temps. Et je trace le contour, je noircis les parties denses, je reproduis le volume. Je les ai dessinés en couples. Je les ai dessinés moribonds après un jeûne prolongé, renaissant toujours quand les conditions s'améliorent. Ils m'ont envahi l'esprit, littéralement, mais je commence à avoir envie d'autre chose.

- Le cours se donne au musée. Tu devrais venir, on va se détendre un peu.

Je sors mes cahiers d'une boîte. Il y en a des dizaines. Toutes les pages sont couvertes de rotifères au fusain, à l'aquarelle, à l'encre. J'en ai même fait à l'acrylique. Ça grouille de vie. Et c'est beau comme la vie.

Un livreur m'a apporté un livre de six cents pages. Une nouvelle classification des animaux microscopiques. Je connais celui qui l'a écrit. Il a fait une psychose l'année dernière.

Je ne dors plus beaucoup depuis quelques temps et je perds l'appétit. Il me semble que j'ai besoin de changement.

- Le cours commence ce soir. C'est sur le nu, avec modèle vivant. Tu vas venir ?
- Tu parles si je vais venir !

Un peu de sensualité humaine ne me fera pas de mal. Depuis le temps que je reste chez moi, à regarder d'un seul œil.

Nous sommes installés en cercle, prêts à commencer la séance. Le modèle arrive et se dévêtit sur-le-champ. C'est un homme. Cheveux foncés, courts, peau bronzée au naturel. Autour de moi, plusieurs sont pris d'une toux sèche. Les mains s'agitent dans les boîtes de matériel. Chacun choisit son médium car l'atelier est totalement libre. Mes yeux parcourent la salle, ses fenêtres toujours sombres en hiver, ses murs d'un jaune terne, son plancher clair, les chaises en plastique de la dizaine de participants, les visages, les vêtements, les chevalets. Beaucoup de choses à regarder dans une salle aussi vaste. J'ai la tête qui tourne un peu.

Le modèle s'installe et prend la pose. Ses muscles n'ont rien d'extraordinaire. Normaux. Son cou est à la fois délicat et fort, ses épaules plutôt larges, comme celles d'un nageur. Avec ses poils et ses courbes masculines, sa poitrine inspire la tendresse. Un peu partout dans le cercle, les crayons et les fusains glissent sur le papier. Leur bruit pourtant léger accentue le vertige qui me prend à la fois dans la tête et les jambes. « Spécialisez-vous », qu'on nous disait à la Faculté, et voilà ce que ça donne. Trente ans à regarder dans un microscope, à dessiner des nus invisibles à l'œil nu, des rotifères à la sensualité subtile. Et on se retrouve en panique dans une salle trop grande, au sein d'un groupe trop nombreux, devant un modèle trop pourvu.

J'inspire un bon coup et repose les yeux sur le modèle, toujours face à moi. Mon regard zigzague, voyage le long des jambes, des bras, admire la finesse des mains, hésite, repart sur les murs de la salle, puis revient sur l'homme. Et là, tout naturellement, comme si de rien n'était, mes yeux remontent les cuisses, parcourent l'abdomen, puis trouvent leur place sur ce corps magnifique.

Fusain en main, je commence mon travail au centre de la feuille. Le vertige diminue et les bruits ambiants s'estompent. La tête baissée, le modèle se laisse croquer par une vingtaine d'yeux ronds comme l'oculaire d'un microscope. Ma main s'échauffe peu à peu, mes gestes se font plus fluides. Une page vierge et le boulot sérieux peut commencer.

Je dessine ce corps qui, très vite, se met à m'obséder. Pendant que mes voisins reproduisent l'ensemble de la silhouette, je m'intéresse à une seule région anatomique, toujours la même, à répétition. Ma feuille se remplit de croquis rapides, quasi identiques. Les mains noires de fusain, je tourne les pages du grand cahier posé sur mon chevalet et reprends le travail.

Autour de moi, on s'agite, on s'enroule l'écharpe autour du cou, on referme les boîtes de crayons, on fait claquer les chevalets pliants. Je lève les yeux. Le modèle est rhabillé et plaisante avec l'animateur de l'atelier. Combien d'heures ont passé ? Combien de pages ai-je noircies ? C'est comme si je sortais d'un rêve. Un semi-cauchemar dans lequel j'avancerais dans un tunnel, ou plutôt dans un tube à l'ouverture parfaitement ronde.

- Je te raccompagne ?

Nous roulons en voiture dans la lueur des lampadaires de la ville. Les rues sont calmes. Des couronnes de Noël donnent aux maisons des airs de cyclope. Les piétons déambulent tranquillement. Mon projet pour la nuit : feuilleter la classification de six cents pages de mon collègue psychotique.

- Finalement, c'était pas mal. Tu ne regrettes pas ta soirée ?
- Pas du tout.
- N'oublie pas ton cahier.

Avant que j'aie le temps de réagir, mon cahier est saisi, ouvert, feuilleté.

- Fidèle à toi-même ! Le gars se met à poil pour nous faire explorer les splendeurs de son anatomie et toi, tu passes la soirée sur son nombril.